

When the Day Breaks
When the Day Breaks, Canada, 1999, 10 minutes

Mario Bonenfant

Numéro 204, septembre–octobre 1999

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/48980ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Bonenfant, M. (1999). Compte rendu de [*When the Day Breaks* / *When the Day Breaks, Canada, 1999, 10 minutes*]. *Séquences*, (204), 21–21.

When the Day Breaks



Des personnages à tête d'animaux attendrissants

Palme d'Or du court métrage au dernier Festival de Cannes, *When the Day Breaks* est un univers plus qu'une histoire. L'animation y fait montre de tous ses pouvoirs impressionnistes pour nous faire suivre le parcours de deux individus qui n'auront en commun qu'un contact accidentel et qu'un regard échangé devant l'épicerie du coin, avant que ne se produise un incident qui nous transporterait dans les pensées et la vie de l'un et de l'autre. Un film rempli de détails quotidiens observés de si près que, lorsqu'on nous fait suivre le fil électrique d'une bouilloire, nous traversons les murs pour aboutir au fer à repasser du voisin, éclairé par une lampe dont le filament nous relie au téléphone d'un bar du quartier... Et c'est ainsi que le film nous éclaire sur les liens complexes et invisibles qui unissent les membres d'une communauté.

Il est difficile d'imaginer un film plus personnel. Wendy Tilby et Amanda Forbis, toutes deux originaires d'Alberta et ayant étudié au Emily Carr Institute of Art and Design en Colombie-Britannique, ont même écrit ensemble les paroles de la chansonnette que fredonnent leurs personnages et qui donne au film son titre et son élan. Leur dessin et leur technique d'animation mélangent la rotoscopie au crayon et à la peinture sur photocopies, pour créer une impression texturée, vivante et parfois presque réaliste, comme si nous nous retrouvions dans un vieux film d'actualités. Les personnages humanoïdes à tête d'animaux sont attendrissants et représentent différentes dimensions de l'expérience humaine, au sein d'un univers d'où auraient pu s'échapper le célèbre Jeannot Lapin de l'Anglaise, Béatrix Potter.

Mais ce sont le montage audacieux et les transitions animées faites d'associations d'images et d'idées, dignes de certains procédés de Sergueï Eisenstein, qui en font le chef-d'œuvre qu'il est, consacré aussi, deux semaines après Cannes, au Festival d'animation d'Annecy (Grand Prix et Prix de la critique internationale). Un personnage sort un contenant de lait du réfrigérateur, le met sous son nez, puis on

coupe à l'image d'une colonie de bactéries vue au microscope. Un autre quitte son appartement et emprunte un escalier qu'on descend comme si on glissait soudainement au bas d'une page de bande dessinée, vue dans toutes les directions, sortant même des cases pour créer une impression de vertige. Une ellipse toute en émotion. Il n'y a pas de temps mort, on est entraîné d'une surprise à l'autre et ça marche au-delà des conventions. Autant de moments étonnants qui font montre d'un grand talent d'observation et d'une audace dans la création déjà très maîtrisée dans le film solo précédent de Wendy Tilby, *Cordes/Strings*.

Le prix à Cannes confère à nouveau un honneur au cinéma d'animation et à l'Office national du film du Canada, qui démontre combien le pouvoir d'évocation de l'animation peut traverser les frontières parfois plus facilement que les films traditionnels non animés, souvent trop attachés ou même contraints à refléter le réel. L'histoire de *When the Day Breaks* est anecdotique et sans aucune prétention. Ce court métrage est à voir pour se laisser emporter. Un film à chanter, qui évoque la promesse et la fragilité d'une nouvelle journée et qui démontre que nous sommes tous liés les uns aux autres. **S**

Mario Bonenfant

WHEN THE DAY BREAKS

Canada 1999, 10 minutes — Réal.: Wendy Tilby — Anim.: Wendy Tilby, Amanda Forbis — Dist.: ONF.

Le Reel du mégaphone



Gilles Garand et son harmonica

Derrière un titre quelque peu folklorique, ce documentaire nous fait connaître une légende vivante: Gilles Garand, un harmoniciste-accordéoniste, qui consacre sa vie à la musique, pas seulement pour sa beauté, mais pour son pouvoir. Pour rassembler et pour transmettre la mémoire. Pour lui, le folklore n'est pas quelque chose du passé. C'est le savoir du peuple: *folk* (peuple) et *lore* (connaissance). C'est quelque chose d'utile et de vivant. Utile, car